

IX

CONSTANTINE.

Le général Desvaux. — Camarades de garnison. — Mon régiment. — Prix de vertu. — Numéro porte-bonheur. — L'Empereur à Alger. — Fête arabe. — Au travail ! — Le Prince Napoléon. — L'école de Saumur. — En voyage. — Biskra. — Anecdote scabreuse. — Autres excursions. — Un assassinat.

A la fin de janvier 1860, le grand transport à vapeur *la Céphise*, qui était destiné à faire bientôt naufrage, nous emportait, ma femme et moi, vers les côtes africaines. Nous laissâmes Marseille sous la neige et nous trouvâmes à Philippeville un beau soleil printanier, qui réconcilia ma femme avec l'Afrique inconnue.

De Philippeville à Constantine, c'était la diligence, enlevée par cinq chevaux arabes et conduite par un cocher indigène. Elle courait pendant toute la nuit, tantôt sur la route sonore et tantôt aussi à travers champs. Il était de règle de verser au moins une fois, et souvent plusieurs. A chaque chute, les voyageurs sortaient à quatre pattes, donnaient un coup de main pour relever la machine et rentraient dans la diligence, qui allait verser un peu plus loin. On ne s'ennuyait pas une minute, jusqu'au moment où, du fond de la belle vallée du Hamma, on apercevait, posée comme un décor de théâtre, Constantine, perchée sur un rocher et entourée

du ravin profond où mugit le Rummel. La voiture nous déposa à la porte de l'Hôtel de France, où nous prîmes gîte, et où, avec beaucoup de temps et d'efforts, nous finîmes par organiser une installation convenable. J'allai, dans la journée même, présenter mes respects au commandant de la province : le général Desvaux.

Dans ce volume, déjà, a passé cette originale et attachante figure. On m'a vu, au moment de la prise de Touggourt, accourir pour me ranger spontanément sous les ordres du colonel Desvaux. J'ai raconté, à ce moment, ses débuts et les étonnantes victoires qu'en lui la volonté remporta sur le caractère. Son mérite exceptionnel, ses connaissances encyclopédiques l'avaient rapidement poussé depuis cette époque, puisqu'il gouvernait cette belle province de Constantine où il avait jadis été chef du bureau arabe. C'était le chef le plus rigide, le plus ponctuel, le plus méthodique et même le plus sec qu'on pût rêver. Avec cela, un maître de maison incomparable, un hôte qui se mettait en quatre pour ses invités, qu'il comblait d'amabilités, quitte à les accabler, le lendemain, de punitions au moindre faux pas. Lorsque j'arrivai, il venait de se débarrasser, dans des circonstances assez bizarres, du commandant de la subdivision, le général Lefèvre, l'un des types les plus extraordinaires de l'armée d'Afrique, fixé depuis fort longtemps à Constantine.

C'était un petit homme dont la tournure rappelait vaguement un sac de pommes de terre, le dos rond, la tête dans les épaules, avec des yeux malicieux en trou de pipe. Caustique avec cela, très spirituel et débitant des plaisanteries inattendues sur un ton de douce quiétude, tout en mâchonnant un éternel bout de cigare humide, toujours éteint et toujours rallumé.

Un jour le « père Lefèvre », comme l'appelaient ses soldats, présidait une commission administrative chargée de recevoir des étalons arabes destinés à amé-

liorer le sang de la race, dans les tribus. On discutait les mérites d'un étalon, sans parvenir à s'entendre, et l'intendant militaire dit aux autres membres de la commission : « Permettez, messieurs ; je crois m'y connaître. J'ai été, pendant sept ans, aide de camp d'un général de cavalerie, le général de Dampierre. — Qu'est-ce que cela prouve ? dit le général Lefèvre. Moi qui vous parle, mon cher intendant, j'ai été, pendant deux ans, l'amant de la première danseuse du théâtre de Bordeaux, et je vous donne ma parole d'honneur que jamais je n'ai su faire un entrechat. »

Si le « père Lefèvre » n'était pas beau, il n'était pas coquet non plus. Il professait même pour la toilette un mépris souverain. On racontait qu'à Valence, il avait reçu la visite de l'évêque, ayant pour tout uniforme une robe de chambre qui laissait échapper les cordons dénoués de son caleçon ; mais, scrupuleux observateur du décret de Messidor, il avait, dans cet appareil, accompagné l'évêque jusqu'à sa voiture. Il tombait mal avec le général Desvaux, qui tenait à la tenue comme à la prune de ses yeux, parce qu'il la considérait comme le signe extérieur de la discipline. Quand le « père Lefèvre » apparut dans une tunique coupée par une ceinture rouge, sur laquelle était bouclé le ceinturon de son épée, avec un pantalon qu'on eût dit taillé dans un sac de campement, retombant sur de gros souliers de troupe, le général Desvaux lui dit : « Mon cher général, je vous vois arriver avec beaucoup de plaisir, car je compte absolument sur vous pour tenir la main à la correction de la tenue dont on semble s'affranchir ici. » Le lendemain, le « père Lefèvre », étant venu à dîner dans la même toilette, fut invité à prêcher d'exemple, et finalement il fut évacué sur la France et remplacé par le général Saurin.

Les allures autoritaires de mon chef ne me déplai-

saient nullement, car, pour mon compte, j'étais aussi strict que lui, et comme j'exigeais qu'on marchât droit, j'étais tout disposé à marcher droit moi-même. Je mentirais si je racontais que les débuts de nos nouvelles relations et de mon séjour à Constantine furent suaves. Mais nous ne tardâmes pas à sympathiser, et, en somme, c'est au général Desvaux que je dois la plupart des grandes situations que j'ai occupées, à la fin de ma carrière. Il avait pour fidèle Achate et incomparable aide de camp le capitaine Robert, celui que nous avons tous connu comme colonel, chef du secrétariat de la présidence du maréchal de Mac Mahon.

Je veux maintenant, selon mon habitude, et avant de parler de mon nouveau régiment, présenter les principaux officiers qui se trouvaient en même temps que moi à Constantine.

Le chef d'état-major de la division, colonel Horis de Valdan, vieil Africain que j'ai retrouvé pendant la Commune, et après le second siège de Paris. Le directeur des affaires arabes, colonel Gresley, sorti de l'École polytechnique et peut-être, de toute l'armée française, l'officier le plus compétent pour tout ce qui concernait l'Algérie. Il était le seul homme dont le général Desvaux subit l'influence. Plus tard, directeur général à Alger, il devint le bras droit et le conseiller du maréchal de Mac Mahon, qui l'envoyait constamment défendre à Paris les intérêts algériens. Nous étions très liés. C'était une nature rabelaisienne, au moral comme au physique. Il a versé et sombré dans la politique. Il s'est laissé entortiller par Gambetta jusqu'à prendre une attitude hostile envers son chef, son bienfaiteur, son ami, le maréchal de Mac Mahon, dont il était le ministre ; jusqu'à être la cause finale de son départ. Il en subit, d'ailleurs, le châtement moral, et dans sa détermination brusque de jeter un jour son portefeuille, pour un motif insignifiant, il y avait encore

plus de remords que de dépit. Abandonné de tous ses amis, de tous ses compagnons d'armes, il vécut tristement ses dernières années. Il n'avait eu qu'à se louer de moi. Je n'ai eu qu'à me plaindre de lui. Je lui ai pardonné.

Le directeur de l'artillerie était mon ancien compagnon de courses dans le Sud, le lieutenant-colonel Niqueux, marié maintenant à une jeune et jolie femme qui le consolait des lenteurs de sa carrière.

Le directeur du génie était le colonel de Contencin, un brave père de famille, un peu rêveur. Il a pris sa retraite à Constantine. Le commandant de place était un vieux colonel de cavalerie nommé Cassagne, personnage muet.

La garnison se composait de trois régiments d'infanterie et de deux régiments de cavalerie. Le 3^e de zouaves, commandé par le colonel Mangin, un des héros de Kabylie, où il émerveilla par sa bravoure le général de Mac Mahon, juge infaillible en pareille matière. Général de brigade au Mexique, d'une nature ardente et d'une santé débile, il revint mourir en France d'un transport au cerveau.

Le 3^e régiment de tirailleurs indigènes avait pour colonel M. Le Poitevin de la Croix de Vaubois, un des héros de Zatcha. A Gravelotte, où il commandait la brigade des grenadiers de la Garde, il inscrivit une page magnifique dans ses états de service, et reçut le plus bel éloge auquel un chef puisse prétendre : celui de ses soldats. Sang-froid imperturbable, possession de toutes ses facultés au plus fort du combat, il avait toutes les qualités de l'homme de guerre.

Le 2^e régiment de la légion étrangère, créé pour la campagne d'Italie et, plus tard, refondu dans le premier, était commandé par un brave homme d'origine espagnole, naturalisé Français : le colonel Martinez. Il avait pour lieutenant-colonel un autre brave homme

qui poussait à ses extrêmes limites l'esprit de subordination, et qui annonçait au général Desvaux la naissance d'un de ses enfants par ce faire part peu banal :

« MON GÉNÉRAL,

« J'ai l'honneur de vous informer qu'à la suite du congé que vous m'avez accordé, il y a dix mois, pour aller en France, ma femme vient de me rendre père d'une fille. »

A cette époque-là, servait encore dans le 2^e régiment étranger, comme lieutenant, un officier prussien nommé Wilson, obligé de s'expatrier, disait-on de lui, comme de tant d'autres, pour avoir tué en duel un de ses supérieurs. A Metz, en 1870, nous le retrouvâmes comme officier d'ordonnance du prince Frédéric-Charles, et il offrit avec beaucoup de bonne grâce aux officiers qu'il avait connus à Constantine des services qu'ils déclinaient tous.

Enfin, il y avait encore à Constantine l'état-major du 3^e régiment de spahis, mais l'état-major seulement, car les escadrons, éparpillés dans toute la province, dépendaient des autorités locales plus que de leur colonel. Aussi, les officiers d'avenir ne faisaient que passer dans ce commandement. J'y ai connu le colonel Guérin de Walderback et le colonel du Paty de Clam.

Mon prédécesseur au 3^e régiment de chasseurs d'Afrique, le colonel Mézange de Saint-André, chef de corps remarquable à certains égards, écrivant et parlant fort bien, donnait des ordres qui eussent pu passer pour des modèles. Mais, vieilli par un goût excessif pour le plaisir, absorbé par des préoccupations pécuniaires, il n'en surveillait pas l'exécution, et on avait, au régiment, l'habitude de n'en tenir aucun compte. Sa conduite en Italie venait de lui procurer les étoiles de brigadier, et à Bône, où il commanda la subdivision, il

épousa la très belle et très jeune fille d'un chef de bataillon d'infanterie.

Le régiment qu'il me laissait contenait des éléments excellents et possédait de belles traditions d'honneur et de vaillance.

Mais il y régnait un laisser-aller, une négligence qui mécontentaient le général Desvaux et qui me valurent de sa part, pour commencer, un accueil froid et peu engageant. Je me serais bien gardé de faire paraître, en arrivant, la moindre velléité de réformes, d'abord parce qu'un nouveau colonel risque de mécontenter tout le monde, en paraissant critiquer son prédécesseur, et ensuite, parce que je trouvais excellentes les mesures inscrites sur le livre d'ordres. Il ne s'agissait que de les faire appliquer. Je m'étais donc promis de ne rien brusquer, mais de serrer doucement sur tout mon monde une vis inexorable. Dès le début, j'eus une occasion d'indiquer de quel bois je voulais me chauffer. Le ministre de la guerre venait d'ordonner de libérer par anticipation un certain nombre d'hommes, pour réduire les effectifs dans chaque régiment. Les capitaines commandants me portèrent un travail tout prêt; ils avaient profité de l'occasion pour renvoyer les sujets médiocres et conserver les meilleurs : « Il faut recommencer tout ça, leur dis-je, en partant d'un principe opposé. Le renvoi par anticipation est une faveur; il faut l'accorder à ceux de vos hommes dont vous êtes le plus contents et qui en feront la demande.

— Mais, mon colonel, l'intérêt du régiment ! répondirent-ils.

— L'intérêt du régiment consiste à ce que tout le monde y soit persuadé d'une chose qui me servira de règle de conduite : c'est que les faveurs et les récompenses n'iront qu'à ceux qui en sont dignes. Nous avons dans la main de quoi mater les mauvaises têtes, et les ramener au bien par le sentiment de leur propre

intérêt. Et, si ça ne suffit pas, les corps de punition se chargeront de leur offrir un salutaire asile. »

J'ai toujours appliqué ce principe et je m'en suis toujours bien trouvé.

Notre quartier était sur les bords du Rummel, dans les anciennes écuries du bey de Constantine, appelées le « Bardo ». C'était très malsain. L'été, il y faisait une telle chaleur que les hommes ne dormaient pas, et l'hiver, ils étaient à patauger perpétuellement dans l'humidité et la boue. Aussi fallait-il se montrer prodigue de congés de convalescence, pour ne pas les perdre, et, pour recruter mon régiment avec des hommes faits et robustes, moins accessibles aux maladies que les conscrits, j'acceptais volontiers tous les anciens soldats qui demandaient à quitter les dragons, les cuirassiers, pour venir aux chasseurs d'Afrique. Ce n'était certainement pas la fleur des pois de l'armée que je recevais ainsi. Mais j'avais fait ce calcul : sur dix hommes qui m'arrivaient, j'en gardais huit en moyenne, qui, après avoir tâté du régime en vigueur au régiment, finissaient par s'amender et devenir d'excellents soldats. Les deux autres étaient généralement d'incorrigibles chenapans dont les conseils de guerre, les compagnies de discipline me débarrassaient. Il résultait de cet amalgame un régiment qui ne ressemblait en rien à ceux que l'on voit maintenant. Les conscrits ou les engagés volontaires étaient noyés dans la masse des vieux soldats et entraînés par un courant irrésistible. L'esprit militaire se développait avec intensité au milieu de ces vieux brisquards, bronzés par le climat et par le mouvement incessant de la vie de campagne.

Certainement, MM. les membres de l'Académie française, qui sont chargés de distribuer les prix de vertu, n'auraient pas eu beaucoup de clients dans mon régiment; mes hommes avaient presque tous la tête près du bonnet, surtout quand il y avait un peu d'alcool

dans cette tête, et il y en avait souvent; mais quels bons soldats! quels gaillards solides! Et comme, devant l'ennemi, ils faisaient honneur à l'uniforme qu'ils portaient! Et comme, bien conduits, il eût été facile de les faire passer dans le feu! Pouvait-on demander autre chose à ceux que le maréchal Canrobert appelait les « obscurs outils de notre gloire »?

Et que de types extraordinaires! Je me rappelle un certain comte de Contrégise, très authentique, camarade de collègue de mon lieutenant-colonel et, par conséquent, ayant atteint depuis longtemps l'âge de raison. Il était intelligent, relativement instruit même, bien qu'il eût oublié une bonne partie de ce qu'il avait appris. Il possédait une santé de fer qui résistait à tous les excès imaginables, et, dans la vie, il ne voyait qu'une chose : la noce. Il était arrivé, je ne sais combien de fois, au grade de sous-officier. Toujours il avait fallu le casser. Quand on lui mettait des galons sur la manche, il s'envolait et ne rentrait plus.

Dans une expédition pacifique que nous fîmes, et dont je parlerai bientôt, un jour, j'étais sous ma tente et j'écoutais la conversation de deux de mes chasseurs qui ne me savaient pas là; l'un racontait à l'autre ses années de lycée et sa vie d'autrefois.

— Ah! si j'avais su! s'écriait-il. J'étais si heureux!

— Mais alors, pourquoi t'es-tu engagé? demanda le camarade.

— Pour faire marronner papa, répondit-il, moitié gai, moitié triste.

Je voulus voir ce garçon qui s'était condamné à la vie militaire pour faire marronner son papa. C'était le muletier de l'ambulance, c'est-à-dire le cavalier qui conduisait, à pied, bien entendu, le mulet chargé des cantines du chirurgien-major.

Mon corps de sous-officiers, pilier solide sur lequel reposait tout l'édifice, était excellent. Et pourtant la

carrière était encombrée, l'avancement lent. Ils arrivaient trop tard à l'épaulette; et j'avais le chagrin de voir dans d'autres régiments, moins fournis de sujets d'élite, les sous-officiers devancer les miens qui, tous, avaient de beaux services de guerre. Je ne leur passais rien. Je n'étais pas de l'école d'à présent, qui croit ressusciter l'esprit militaire, en tolérant chez les sous-officiers des tenues de fantaisie; et, quoique nous fussions moins qu'aujourd'hui sous le régime de la prétendue égalité, je ne voulais pas qu'il y eût dans le même grade des hommes mieux habillés que les autres, des fils de famille vêtus de drap fin et jalouxés par leurs camarades qui, moins favorisés de la fortune, sont réduits à porter la tenue sortie du magasin. Tout le monde doit vivre de même, puisque tout le monde est soumis aux mêmes devoirs et exposé à la même mort. Je suis convaincu qu'aucun de mes sous-officiers ne m'a gardé rancune de la sévérité avec laquelle j'ai maintenu la tenue strictement réglementaire.

J'avais pour lieutenant-colonel mon ancien camarade de Francq. Il avait été jadis mon supérieur, mais subissait de bonne grâce une autorité que je rendais aussi légère que possible. Il me quitta bientôt, pour devenir colonel du 4^e de chasseurs, qu'il amena en Afrique, où il mourut d'une maladie que les médecins ne purent guérir, mais dont les symptômes, encore présents à ma mémoire, me font croire qu'elle était le diabète, dont on ne parlait pas encore autant qu'aujourd'hui.

Il eut pour successeur le lieutenant-colonel de la Jaille, mort général de brigade. D'ailleurs, le numéro du régiment a porté bonheur à ceux qui l'ont porté, et, sauf un seul qui s'arrêta au grade de colonel, tous les officiers supérieurs de mon temps ont fait une belle carrière. Deux, le commandant de Tucé et le major Delaporte, sont morts généraux de brigade; et deux

autres, le commandant Charreyron et le commandant de Gressot, sont devenus généraux de division.

Au printemps de 1860, toutes les troupes de la division de Constantine furent mises en mouvement, pour une grande démonstration rendue nécessaire par les intrigues de Bou-Akhaz, le grand chef féodal du Ferdjiourah qui, depuis le jour où il avait fait sa soumission entre les mains du duc d'Aumale et était devenu notre allié, notre fonctionnaire, n'avait cessé de nous causer des embarras. Avec son infanterie, le général Desvaux pénétra dans la partie montagneuse du territoire de ce chef, et sa cavalerie fut chargée de parcourir les plaines adjacentes. Elle était commandée par le colonel de Vignolle, du 8^e de chasseurs. Le colonel de Walderback, avec deux escadrons de ses spahis, et moi, avec quatre escadrons de mon régiment, nous en faisons partie. La colonne avait pour chef d'état-major le capitaine Billot, qui faisait sous mes ordres son stage d'état-major et qui, à ce moment, ne prévoyait pas encore ses futures destinées militaires. Ce fut une promenade plutôt qu'une campagne. Nos étapes étaient marquées d'avance, et nous ne distribuâmes pas un coup de sabre. Je ne parlerais pas de cette marche, si elle ne m'avait pas révélé quelle attention perpétuelle il faut donner à sa troupe, pour ne pas la voir fondre dans sa main, comme de la neige au soleil. Certains officiers s'imaginent qu'ils n'ont qu'à se mettre devant un escadron et à crier : « Chargez ! » C'est le côté brillant de leur rôle, mais pour le remplir il faut qu'ils aient du monde derrière eux, et pour qu'ils aient du monde derrière eux, il faut qu'ils s'occupent de conserver celui qu'on leur donne, en sortant de la caserne. A la guerre, l'officier le plus utile est toujours celui qui présentera, au moment de l'action, la troupe la plus nombreuse et la mieux entretenue. Que les jeunes officiers méditent les « Mémoires » de ce grand cava-

lier qui s'appela Curély, et ils y verront comment on conduit, sans les entamer, des escadrons, de Perpignan à Bonn. C'est toujours la parole de l'Évangile qui a des règles pour toute la vie : « Celui qui est fidèle dans les petites choses est fidèle dans les grandes. » Traduction : Pour la cavalerie, celui qui s'occupe du foin et va visiter les sangles est celui qui gagne les batailles.

En revenant à Constantine, je mobilisai un de mes escadrons qui prit part à l'expédition de Syrie et qui devait me revenir, moins d'une année après, sans avoir tiré le sabre, puisque l'expédition, commandée par le général de Beaufort d'Hautpoul, l'ancien aide de camp du duc d'Aumale, fut pacifique. En guise de butin, les officiers rapportèrent des chapelets qu'ils avaient fait bénir à Jérusalem.

Nous eûmes, cette même année, en Algérie, un événement considérable : le voyage de l'Empereur et de l'Impératrice à Alger. Ils arrivèrent le 18 septembre au matin, salués par les acclamations de la population, qui avait passé la nuit à les attendre, et par les salves d'artillerie de la place, des forts et de tous les navires en rade. Au plus fort du siège de Sébastopol, on n'avait pas entendu une pareille canonnade. Ce qui donnait à ce voyage un caractère particulier et ce qui justifiait l'enthousiasme des populations, c'est que l'Empereur, pour me servir des termes d'une allocution mémorable du maire du Mans, que j'avais entendue en 1843, « ne venait pas rechercher les témoignages d'une basse et vaine adulation ». Il venait rechercher les besoins et écouter les vœux de notre belle colonie.

Tous les corps stationnés en Algérie avaient envoyé à Alger un détachement pour représenter l'armée d'Afrique, et chaque régiment de cavalerie y expédiait un escadron au grand complet, avec son colonel et son

étendard. Pendant que mes hommes suivaient la route de terre, j'allai m'embarquer à Philippeville sur le *Christophe Colomb*, avec l'étendard et sa garde d'honneur, et sur le même bateau prirent passage le général Desvaux et le préfet de Constantine, M. de Toulgouët, ancien rédacteur à la *Presse*, entré dans l'administration sous les auspices d'Émile de Girardin. Nous arrivâmes à Alger un jour avant l'Empereur, et en même temps que le détachement des Cent-gardes. Il faisait, ce jour-là, un siroco abominable, et les beaux Cent-gardes, déjà éprouvés par le mal de mer, suaient sang et eau dans leur brillant uniforme. Les zouaves, qui aidaient au débarquement, extrayaient, à demi-morts, du bâtiment ces hommes superbes, presque tous recrutés dans le Nord, et, pour les consoler et les rafraîchir, ils leur disaient : « Vous trouvez qu'il fait chaud ! Vous ne sentez donc pas cette brise de mer ! Qu'est-ce que vous direz, quand le siroco soufflera ? » Et les Cent-gardes s'imaginaient qu'ils ne sortiraient de cet enfer que cuits à l'étuvée dans leurs cuirasses. Le soir, heureusement, des torrents de pluie vinrent amortir la chaleur, et le lendemain ressembla à un jour de printemps.

Bien qu'attristées par de mauvaises nouvelles de la santé de la sœur de l'Impératrice, la duchesse d'Albe, dont la mort allait écourter le voyage impérial, les fêtes furent éblouissantes. Il m'en est resté deux dans la mémoire : une grande revue passée par l'Empereur sur le terrain de manœuvre de Mustapha, et un divertissement arabe organisé par notre metteur en scène ordinaire : le général Yusuf. La revue fut splendide. Au pied des hauteurs de Mustapha, en face de la mer bleue couverte de navires pavoisés, l'armée d'Afrique tout entière, représentée par ses détachements en grande tenue, défila devant l'Empereur et l'Impératrice. Dans l'état-major impérial figurait le bey de Tunis, venu en

personne pour présenter ses hommages. C'était la même correction qu'à Longchamps, avec quelque chose de plus nerveux, avec une surabondance de vie, versée par le soleil sur ces hommes dont il avait desséché les muscles. Après le défilé, l'Empereur distribua de sa main l'étoile des braves. Il passa autour du corps de Yusuf le grand cordon, si longtemps désiré. Il mit sur la poitrine du général Desvaux la plaque de grand officier, et noua derrière ma nuque la cravate de commandeur.

Quant au divertissement arabe, il eut lieu à la Maison-Carrée. L'Empereur et l'Impératrice s'y rendirent en grand gala, dans une calèche attelée à quatre chevaux et menée à la Daumont. Ils furent escortés, jusqu'à la sortie du faubourg de Bab-Azoun, par les Cent-gardes, et à partir de là, par les chasseurs d'Afrique. Pendant les quatre lieues qui séparent Alger de la Maison-Carrée, la route traverse un pays charmant, longe le pied des coteaux de Mustapha et suit une longue allée ombragée de platanes magnifiques, pour déboucher dans la plaine, après avoir traversé l'Harrach sur le vieux pont bâti par les Turcs. Toute cette route était sillonnée d'une foule joyeuse, empruntant tous les véhicules imaginables. On eût dit Paris se rendant au Grand Prix. Dans la plaine, il y eut le défilé et l'attaque des tribus en marche, la chasse au lièvre, à la gazelle, à l'autruche, et fantasia, tout ce que, hélas ! j'avais vu exécuter déjà en l'honneur du duc d'Aumale, et aussi en l'honneur de l'archiduc Maximilien, sous la direction du même incomparable régisseur ! La fête se termina par un assaut furieux des contingents kabyles, se précipitant, avec leurs chefs, leur musique et leurs drapeaux, sur le mamelon où étaient dressés les pavillons impériaux.

Avant que l'Empereur se retirât, on lui présenta une *diffa* arabe composée d'un nombre inimaginable de plats de couscoussou et de moutons rôtis, qui furent aban-